

**Olivier Vossot, *L'écart qui existe*. Éditions des Carnets du dessert de la Lune. Bruxelles 2020**

On retrouve dans *L'écart qui existe* les qualités qui avaient fait la force de *Personne ne s'éloigne*, le précédent livre d'Olivier Vossot, si réussi, si fragile et si ferme à la fois, qui avait obtenu le prix du premier recueil de poésie. Il n'est pas facile de parler de ce second livre exigeant et subtil, dont on comprend peu à peu que s'y joue quelque chose de vital.

Je pense parfois en le lisant à la voie inaugurée par Pierre Reverdy, cette manière de composer ses poèmes verticalement selon le principe d'un parallélisme des vers. C'est la mise en parallèle qui crée le rapprochement sémantique : par exemple dans ce si beau poème :

*Un instant la lumière contenait ce qui reste de jours.*

*La pluie inapaisée,*

*Les roues sur le goudron mouillé.*

*leurs bruits s'apaisent*

*l'heure lente.*

Selon le principe du parallélisme, le dernier mot, *lente*, un adjectif, peut se lire comme un verbe – verbe qui n'existe pas mais qu'on nous fait imaginer et qui recueille en le déployant tout le mouvement qui s'accomplit en lui ...

Ces poèmes (qui se réfléchissent peut-être dans le motif récurrent de la fenêtre) se constituent ainsi en petites échelles vers le sens (qui est le plus souvent d'ailleurs constat d'un non-sens, ou plutôt d'un non-savoir) avec quelques notes formant accord : un ou deux couples d'assonances, le retour d'un rythme nouent le poème nécessairement court pour que cela s'entende et lui donnent son unité mélodique, le ferment comme un œil ou l'ouvrent comme un regard.

Il y a aussi ces motifs privilégiés qui reviennent de poème en poème, qui trament l'ensemble et lui donnent une unité sensible : la fenêtre, donc, mais aussi les feuilles, le ruissellement, la lumière, l'arbre, le recroquevillement, le figement (dans du verre), la dilution, le geste d'aller se blottir dans un bras, l'enfoncement, l'oubli, la conversation etc., tous se distribuant entre les trois grandes lignes thématiques du recueil centrées sur un pronom : le « il » du père, le « tu » du grand-père, le « on » du poète (parfois se désignant par un « je », dans la proximité du « elle » maternel, parfois par un « nous » englobant une relation plus ou moins étroite ou vaste selon les

poèmes). L'alternance entre ces trois types d'énonciation rythme l'ensemble et lui donne sa forte cohérence. J'aime bien qu'elle ne soit pas systématique.

Olivier Vossot a trouvé une langue, sa langue, et cela, c'est énorme et il avance grâce à elle, à travers elle, vers ce qu'il y a à dire et qui est si aigu, si complexe, si terrible ou si beau, si fragile et exigeant tout à la fois. Elle se décèle aussi, me semble-t-il aussi, à son tremblé : tous ces poèmes dont le sens est indéfini, qui oscillent, en fonction des lectures, entre l'affirmation d'un désastre et l'hypothèse d'un espoir, d'une issue ! On ne sait pas très bien où se situe la lancette de l'aiguille ; et finalement, c'est cela qui importe, cette fondamentale ambiguïté de ce qui nous advient – ou plutôt, ici, nous revient.

Le projet, comme je le comprends, dans ce livre, est de naître, d'écrire pour naître. C'est dit explicitement dans trois poèmes que je relie peut-être arbitrairement :

*Un instant plus rien ne nous rattache  
A ce qu'on se voit vivre.  
Nous marchons sur des débris de jours,  
Nos pas s'enfoncent dans un passé trouble. (p.55)*

*Nous ne cherchons pas à vivre,  
Seulement à naître de nos jours. (p.46)*

*Nous vieillissons  
Avant d'être un cœur d'enfant qu'on soulève. (p.47)*

Naître, dans ce contexte, cela veut dire, me semble-t-il, se désentraver, se délivrer de tout ce qui fait entrave dans sa vie, dans son temps. Et, du coup, je comprends, je crois comprendre la sorte d'urgence qui traverse ce livre : il s'y agit d'une délivrance et cela ne tolère pas d'attendre. Publier accomplit cette délivrance. La lecture par d'autres, des amis, des inconnus, est l'attestation ou la confirmation qu'elle a bien eu lieu. Une sorte d'acte de naissance en somme. D'une naissance fragile, courageuse et discontinue.

Je lis ces poèmes les uns après les autres, dans leur continuité, comme une suite de tentatives de réconciliation avec soi, avec le temps, sachant que soi-même on est plusieurs, on est fait notamment de ce qu'on hérite (ou de qui on hérite) – *nous portons le fardeau d'un passé sans naissance*. Cet héritage devient noyau du moi (le *noyau de silence*

qui absorbait celui qui l'a précédé devient ce *noyau* qui *pleure patiemment* en lui), l'enferme (*on était là, enfermés avec lui dans son chagrin ; De sa bouche s'extirpe / la bulle qui m'enferme*), l'immobilise, fait de lui un regard immobile dans le temps, un long figement semblable à du verre. Un noyau qu'il faut noyer de différentes façons, ou « diluer », pour l'effacer sans parvenir à le faire disparaître puisque toujours il revient. Le noyau persistant de la mélancolie.

Ce qui lie en effet les héritages, me semble-t-il, la mort brutale de l'un, le grand-père, l'effondrement lent, terrible, de l'autre, le père, leur absence à tous les deux, c'est une même façon peut-être que le temps a eue de s'arrêter, de faire entrave, de s'enrayer, de forcer à ne regarder qu'en arrière, de faire du regard *un lent regret*, d'enrayer la suite des jours pour celui dont les pères ont fait leur témoin malgré eux en disparaissant, en pressentant violemment leur disparition devant lui par la voie de la boisson ou par celle des poèmes « serrés » comme des vitres fermées.

*Une poignée de jours couchés*

*En travers des autres, comme un bûcher* (p.17)

*J'aurai voulu pencher les yeux,*

*Par-dessus quoi ?*

*Tout autour la tache s'étend*

*Si lente.* (p.52)

*... Des heures le soleil s'écrase,*

*Blanches sur le mur,*

*L'œil a peu de prises. Quelque chose supplie,*

*Des jours qui n'entrent plus.* (p.48)

On peut lire également ces poèmes qui évoquent selon un mode très différent, plus angoissée et douloureux dans un cas (le père), plus apaisé dans l'autre (le grand-père), comme des exercices de compréhension. Il s'agit toujours de rejoindre l'autre, d'essayer de traverser ce qui fait obstacle ou distance - l'angoisse, l'effroi, le chagrin, l'absence, les « parois » toutes plus infranchissables les unes que les autres – de tenter de rejoindre l'autre à partir de son absence et de ce qui la cause. De partager par exemple l'angoisse du père, d'entrer en lui, dans sa vision, sa perception, d'endurer (alors qu'autrefois il s'agissait de tenir) ce qui fait sa soif et son attente insoutenables,

de se diluer avec lui dans son regard et dans l'acceptation de sa propre destruction. De même il s'agit de rejoindre le défunt par-delà le mystère qui l'a éloigné, de reprendre littéralement la conversation autrefois amorcée dans un jardin, un soir, et dont ne reste que le souvenir de la lumière qui l'éclairait (ce sont de très beaux poèmes), de se rejoindre par un silence commun de part et d'autre d'une lisière a priori infranchissable mais néanmoins peut-être poreuse par instants. Une telle conversation débouche sur la fabuleuse proposition d'un échange des moi dans le temps, sorte de saut par-dessus l'impasse de la mort, qui en supprime l'effet dévastateur et permet le passage de la parole, le relais de l'écriture poétique ainsi que, sans doute, l'accès libérateur à la clarté.

(Il me semble, mais là j'avance sur la pointe des pieds, que l'approche à mes yeux plus paisible de l'impossibilité de vivre, à travers la figure du grand-père, permet l'approche plus tourmentée de l'autre, à travers la figure du père. D'où leur alternance dans la composition du livre).

Toutes ces entraves, toutes ces impossibilités, tous ces héritages formant noyau sont peu à peu circonscrits par le poème qui les soulève, les effrange, les situe dans un espace ou un temps plus larges qu'eux (tous ces magnifiques poèmes écrit au « on », quasiment sans personne) grâce aux signes que le poète recueille autour de lui. Et se constitue ainsi, fragilement, peu à peu, dans le livre la possibilité à la fois d'une clarté, d'un présent et d'un nous, c'est-à-dire d'une communauté, d'une réconciliation et d'une traversée. Comme les poèmes de la fin, annoncés par le premier vers du livre (*Aujourd'hui peut-être s'éclaire*) sont beaux, qui disent la façon dont *l'étau se desserre lentement, la nuit*, dont la clarté s'installe à la faveur de l'oubli, elle qu'on ne voyait pas et qui *éclate sous l'arbre* pour peu que les poèmes, *comme des cimes frémissent / et se taisent*, accèdent fugitivement à ce temps et cet espace élargis qui nous baignent ! « Poésie, soudain élargissement du monde », disait Michaux.

Ce livre est très beau ; conduit selon sa propre nécessité, il fore loin dans notre propre expérience, ose regarder en face ce qu'on ne peut apercevoir sans cligner des yeux, et résonne profond dans la sensibilité. Ce genre de livres qui aident à tenir, à regarder et à traverser. Il nous réapprend ce que c'est qu'un poème.

*La lumière goutte avec le soir,*

*Il ne pleut plus.*

*La fenêtre emplit la pièce.*

*On n'allume pas, on laisse seulement s'étendre la nuit,*

*Les yeux glisser de son visage.*

*Jean Marc Sourdillon*